

Alexandre
Le Blond

Un homme sexuellement romantique



Alexandre Le Blond

Un homme sexuellement
romantique

© Alexandre Le Blond, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4051-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préliminaires....

Le mot préliminaire à lui seul suffit à éveiller mes sens.

Sa seule prononciation provoque mon imagination qui enjambe une à une ses quatre jolies syllabes. Elles prennent alors la forme de courbes de velours aux parfums envoûtants. Mais le vrai préliminaire, celui qui me définit comme cet homme sexuellement romantique dont je m'apprête à vous narrer les frasques, commence bien avant les caresses corporelles.

Le préliminaire peut débiter avec un poème, comme celui-ci, que je me suis hasardé à réciter à ma deuxième femme le jour de notre mariage.

Elle m'est apparue un soir de crépuscule comme une lune brune et mystérieuse

Tel un amour naissant je me suis dressé comme un soleil blond et prétentieux

Ses yeux ont reflété, était-ce le meilleur de moi-même car je me vois si peu

Un fabuleux destin excitant comme le feu, celui d'épouser sa beauté

Alors le soleil demande à la lune : « puis-je éclairer tes yeux ? »

Le soleil espérait déjà briller de tous ses vœux

« Pas si vite » dit la lune au regard facétieux, « révèle-moi de quart ou de moitié

Je suis la lune et dans le noir je ne suis jamais fatiguée »

Alors le soleil implora incapable de briller au-delà du ciel couchant

« Quand pourrais-je t'aimer et t'éclairer toute une vie durant ? »

La lune comprit alors son besoin de lumière pour être en émoi

Elle répondit au soleil : « éclipse-toi sur moi pour n'éclairer que moi »

À l'époque, je croyais lui avoir fait un cadeau en le lisant devant mes proches amis le soir de la noce, lui confiant alors publiquement mes émotions les plus intimes. Je ne savais pas qu'elle préférerait l'autre cadeau, une Range Rover qui six mois plus tard disparut avec elle. Ce fut un jour sans lune, un jour où la lune envoya le soleil à l'ombre, en garde à vue.

C'est ce jour-là que j'ai décidé de raconter mes vérités croustillantes sur les femmes de ma vie. Loin de moi l'idée de me venger ; écrire certains souvenirs intimes, c'est, pour moi, faire revenir la jouissance au présent, pour vous, j'espère, un divertissement. Vous offrir le détail de leur inconduite, c'est certainement le meilleur moyen de leur pardonner.

— Salut, tentai-je, avec un léger sourire.

— Bonjour, on se connaît ?

Violente réponse que celle des jeunes filles de seize ans que je fais l'effort d'aborder, à grand renfort de ma bande de copains adolescents et boutonneux qui cherchent vainement à me donner du courage.

— Non on ne se connaît pas. Mais dis-moi, ça te plairait de sortir avec nous ? Mes amis et moi, on veut faire la fête samedi soir. Il y aura plein de garçons et aussi de filles. Bon, pas aussi canons que toi....

— Euh, balbutia la jeune fille....

Et finalement ! Oui, pourquoi pas.

Elles étaient presque toutes d'accord ! Et en plus, elles arboraient un grand sourire.

Et voilà, je revenais armé de nouvelles recrues pour la prochaine fête du week-end. Ce n'était pas si difficile. Au fil des tentatives, ma technique était devenue presque infaillible. L'écueil était d'imposer une vulgaire drague en situation de face-à-face où la fille serait mal à l'aise, et le dragueur boutonneux reconduit. À l'inverse, quoi de mieux pour qu'une adolescente se sente valorisée que de lui proposer d'intégrer toute une bande d'adolescents...en quête de préliminaires.

J'avais pour moi un air de petit garçon blond, aux cheveux mi-longs, les yeux bleus, plutôt fin et délicat. Mes premières conquêtes adolescentes furent très nombreuses.

Quarante ans plus tard, quand j'écris ces lignes, je suis nostalgique de l'assurance que nous avions, mes amis et moi. Et je sais combien cette petite arrogance de façade était un défaut hautement nécessaire à notre âge pour combler la timidité et l'acné juvénile, sinon le seul qui nous permettrait d'accéder à ce à quoi nous rêvions tous.

Envoyé très jeune au pensionnat, chez des frères jésuites à Rouen en Normandie, je n'ai qu'un seul point commun avec les garçons du dortoir, je suis obsédé par les filles. À cette époque, il faut se figurer ce qu'est un pensionnat de garçons. Nous sommes des centaines, enfermés du lundi au samedi sans autre activité que nos imaginaires. La télévision, le téléphone portable, et bien sûr Internet n'étaient pas là pour offrir des formes à nos projections. Et pour brider un peu plus nos imaginaires, nos journées sont régies par la discipline, la sévérité et l'interdiction de sortie. Nous n'avons donc aucune possibilité de découvrir l'univers extérieur et les univers féminins sont résolument inaccessibles.

Sans les connaître, je les trouve déjà toutes jolies. C'est avec elles que je veux

parler et vivre mon adolescence. Mais ma condamnation au pensionnat, une peine qui dure de mes neuf à dix-sept ans, retarde cette possibilité.

Armé de ma solitude, je découvre très jeune le fantasme. Chaque soir dans le dortoir, mes rêveries m'emmènent faire un tour dans le pays des jolies blondes, aux yeux clairs et à la peau nacrée. Mon imaginaire n'a de cesse de corner le réel pour m'offrir de douces créatures.

Cette absence de filles se faisait d'autant plus sentir que je me sentais très différent des autres garçons, « les cool ». Le football et moi étions déjà fâchés et je cultivais une sorte d'étrangeté à l'égard de mes quatre-vingts voisins qui occupent les lits d'un dortoir surpeuplé.

Ils me le rendaient bien, principalement, j'imagine, parce que j'étais trop blond, que je prenais des douches régulièrement et spontanément, et que je portais des mocassins. Du haut de mes quatorze ans, je ne souffrais pas réellement du décalage. J'avais un tempérament bagarreur et colérique qui me forgeait une petite réputation. On ne me craignait pas vraiment, mais suffisamment pour être toléré par les autres.

En revanche, je jouais très bien au babyfoot ce qui me valut d'être admis dans d'autres groupes, le genre de petits cons de bonne famille qui pouvaient payer un franc la partie. Et en réalité, même si je me sentais différent, il faut bien l'admettre, je faisais souvent tout pour leur ressembler. D'autant que je l'ai dit, nous partagions la même passion pour une activité qui rythmait les journées dans un pensionnat : la masturbation, de l'aube au crépuscule et inversement.

Le jour de mes quatorze ans, mon père me gratifia du meilleur accès vers le bonheur qui soit, l'outil indispensable d'expression et de mise en pratique de ma virilité : ma première mobylette. Pour combler le tout, je m'en payais la moitié en travaillant l'été dans le garage de l'entreprise familiale de transport.

Encore puceau, mais soudainement doté d'un pouvoir magique, je pouvais voguer tout seul vers la ville à cinq km de chez moi, au bord de la mer. Vous imaginez l'immense bonheur de me sentir enfin libre de mes mouvements et de sortir chaque semaine du pensionnat en chevauchant cette promesse de liberté.

Désormais, tous les samedis et tous les dimanches je me rendais, fidèle, à l'endroit où les filles étaient toutes réunies. Les bandes de copines affluaient pour s'asseoir dans le principal et immense café d'un petit port de Normandie, Le Café des Tribunaux.

C'est là que je fis mes premières armes comme jeune homme. Ces quatre

années de ma vie, je les passais essentiellement à découvrir les filles et à les conquérir, sélectionnant celles avec lesquelles je pourrai coucher. Rien de plus que cela, coucher avec des filles. L'amour n'avait pas sa place dans la quête de ce Graal. Mes amis et leurs mobylettes acquises peu à peu partageaient ces objectifs arithmétiques. Tout était bon à prendre pourvu que moi et ma bande puissions peindre une croix de plus sur nos réservoirs chromés. Le nombre. Voilà à quoi était désormais allouée l'innocence d'une bande de trente jeunes Parisiens, Rouennais, Varengévillais, qui chaque week-end dans la maison de campagne, profitaient de la réussite paternelle. On croyait pouvoir jouer aux rois du monde et régner en maîtres sur cette petite ville de bord de mer, peuplée de caissières, de champouineuses et de vendeuses du fromage local : le Cœur de Bray. Je mesure aujourd'hui combien ce récit rend peu sympathique l'adolescent que j'ai été.

C'est à l'âge de quinze ans et demi que je suis devenu enfin un homme, du moins dans mon acception, car les garçons sont très lents à devenir véritablement des hommes. Disons que j'ai franchi la première étape lorsque j'ai convaincu une certaine Marie-Françoise, pourtant engoncée dans une éducation bourgeoise et catholique, de coucher avec moi. Je l'avais repérée dans l'autre pensionnat de la ville, celui réservé aux filles, « Les Oiseaux ».

À chaque fois que je passais devant la grande porte des Oiseaux, mon cœur sifflait au rythme de « Saturday night fever », le tube à la mode du moment. J'imaginais que derrière la grande porte d'entrée, ce pensionnat abritait une immense volière avec des centaines de canaries blondes toutes aussi désirables que comestibles. Je ne pouvais pas les voir de l'extérieur mais seulement les entendre derrière cette grande porte, comme une promesse. Mes prières furent exaucées puisque Marie-Françoise, la première que je réussis à aborder un samedi dans ce fameux Café des Tribunaux, était partante, sans préliminaire, pour se débarrasser mutuellement de la plus grande angoisse de l'adolescence : le pucelage !

Elle n'était pas spécialement jolie. Mais pour une raison qui m'échappe, elle avait l'air impressionnée par moi, ou faisait bien semblant de l'être. À peine ai-je fait sa connaissance que je profite des grands yeux écarquillés pour la convaincre de venir à ma maison. Nous sommes un samedi soir et mes parents dînent à l'extérieur. Je lui propose de me rejoindre dès vingt et une heures, limitant ainsi les risques d'un retour imprévu des parents. Voyez comme je suis pragmatique !

Nous nous libérons sans attendre de notre enfance : je la déshabille dans la chambre d'appoint au grenier, sans chauffage et sans préliminaire. Nous tentons un rapprochement corporel qui relève davantage du bricolage technique que de la sensualité. Alors que nous réussissons enfin à nous emboîter de quelques millimètres, le vieux canapé lit du grenier bascule vers le ciel et nous vers le sol. C'est cette chute qui nous permet de conclure notre accouplement acrobatique. C'est soudain et brutal mais se révèle d'une redoutable efficacité. Comme quoi, nous ne sommes que peu de choses. Un canapé instable et me voilà devenu un homme.

La semaine d'après, suivant les bons conseils de mes amis, je romps avec Marie-Françoise avec peu de ménagement. Pour elle, une rupture aussi soudaine et inattendue que la perte de sa virginité.

On ne peut pas dire que je démarre brillamment ma carrière d'homme sexuellement romantique, encore moins de prince charmant. Mais à cette époque, ma principale préoccupation est celle de ne plus être puceau. C'était aussi celle de Marie-Françoise, elle me l'avoua quelques temps après. Nous nous étions rendus service.

À dix-huit ans et le bac en poche, mes années d'adolescence se poursuivent à Paris. J'ai à ma disposition de nouveaux outils grands formats : un studio dans le 16^{ème} arrondissement et une voiture neuve pour me rendre en école de commerce. Autrement dit, j'ai l'attirail idéal pour séduire les étudiantes en écoles d'attachée de presse et les hôtesse d'accueil au Mondial de l'Automobile. Je suis un adolescent qui ne tombe pas amoureux et qui n'en a nullement envie.

Une vague idée m'en avait été donnée, toutefois, peu avant mon départ à Paris. Elle était jolie, blonde comme les blés, les yeux bleus, la peau nacrée et toute en hauteur. Mieux encore, elle était inaccessible. Elle ne sortait pas, ne buvait pas, ne fumait pas et n'appartenait à aucune de ces bandes de joyeuses copines qui se livraient à la mode du moment en Normandie : la pêche aux crevettes. Elle m'a fait languir pendant près de six mois, ce qui a constitué, disons-le, une éternité à l'échelle de l'adolescent impatient que j'étais. Elle me gratifiait seulement de quelques baisers le week-end venu. Mais surtout, c'est elle qui m'a initié aux préliminaires, pour me faire aimer à jamais le parfum intime des femmes. Je ne résiste pas au désir de vous raconter ce moment magique, aujourd'hui à jamais imprimé dans ma mémoire.

Elle s'est allongée un samedi après-midi, à moitié habillée, à moitié dénudée. J'étais fébrile en découvrant son entre-jambes timidement offert. J'imaginai volontiers qu'il s'agissait d'un sourire vertical qui m'était destiné. Je ne savais pas comment m'y prendre d'autant que je me demandais sans cesse jusqu'où elle me laisserait aller. Alors, j'ai plongé sans réfléchir mon visage rouge d'émotions entre ses cuisses et ma petite bouche s'est posée délicatement sur ses lèvres, toutes fines dans mon souvenir. Elles brillaient comme un gazon du matin sous la lumière d'été. J'ai été surpris par l'abondante humidité qui ruisselait le long de sa fente et mon baiser resta timide. Je n'osais pas m'aventurer davantage. J'étais moi-même intimidé. Me venait seulement *une poésie ingénue, tu m'offres le goût de sa rosée et même si tes pétales restent pudiquement fermés...* J'étais le plus heureux des hommes.

La jeune fille décide qu'une demi-année de moi est largement suffisante. En guise de dernier cadeau, elle m'envoie une lettre pour m'annoncer qu'elle m'a troqué contre un grand et beau handballeur de province. Non mais je rêve ! Un handballeur ! Et il n'est même pas parisien ! C'est la première fois que l'on me quitte. Je découvre ce que l'on appelle avec justesse la blessure narcissique. Pour ainsi dire, je suis surtout vexé. Mais comme tout à cet âge, la brimade ne dure pas bien longtemps. J'en retiens que si l'attachement ressemble à cet embryon de souffrance, je préfère poursuivre ma construction d'une façon beaucoup plus ludique, en saisissant les nombreuses opportunités de la volière sans les désagréments.

De mes parents, j'ai reçu un enseignement traditionnel et sévère. Mais cette éducation est venue avec de véritables valeurs : le travail, la discipline, l'argent de poche mérité, l'honnêteté, qui m'ont mené à des stages d'été passés à nettoyer des moteurs de camions ou à classer des factures dans l'entreprise familiale. L'amour de mes parents ne s'exprime ni avec les mots ni avec les bras. Mais ils le disent à leur manière, en silence, comme l'ont fait leurs parents avec eux. Mes grands-parents aussi étaient sévères, eux pour qui le travail et l'absence de loisirs primait sur tout le reste. Ils étaient courageux d'avoir quitté la petite exploitation agricole familiale à la campagne, les poches vides. Partir pour enfin mériter, trente ans plus tard, le confort bourgeois d'une vie en province, fruit de leur entreprise de transport.

Tout comme leurs propres parents, les miens ne surent pas insuffler, ni à mon grand frère, ni à moi, ce qui au fond est essentiel : la confiance en soi. Certes, ils

nous aidaient, organisaient nos débuts dans la vie, nous offraient toutes les choses matérielles dont nous avions besoin, toujours avec justesse et dans la mesure. Mais je n'ai jamais entendu ma mère dire qu'elle me trouvait beau, ni qu'elle m'aimait. Quant aux encouragements de mon père, il est resté muet jusqu'à la fin de sa vie. C'est dans leur amour aphone que se déroula mon adolescence, où je fus, malgré cela, parfaitement heureux et épanoui.